



La Guyane aux Escales de Saint-Nazaire

*La douzième édition du festival
Les Escales de Saint-Nazaire,
les 8 et 9 août 2003,
propose un copieux et séduisant
programme de musiques
tropico-équatoriales. Invitation
au voyage du Brésil au Congo,
du Soudan à l'Inde du Sud...
et surtout en Guyane,
avec un exceptionnel plateau
d'artistes à découvrir.*

Contrairement à bien des festivals fourre-tout, où l'on voit défiler les artistes selon leur notoriété du moment ou l'opportunité promotionnelle, Les Escales de Saint-Nazaire propose chaque année un programme cohérent, équilibré. Au-delà de la thématique propre à chaque édition, son goût pour les traditions populaires s'allie à une approche pointue, ainsi qu'à l'exigence d'un dialogue constructif entre art et lien social. La mise en valeur de projets musicaux développés loin des feux de l'actualité, mais ayant une forte résonance sur les publics de proximité, constitue un choix délibéré du directeur-programmateur du festival, Patrice Bulting, et de son collaborateur Jérôme Gaboriau. Cette prise de risque commerciale assumée résulte d'un travail de prospection et d'un suivi des artistes sur le long terme.

Ainsi, en 2001, le groupe réunionnais Salem Tradition trouvait dans le festival un partenaire solide qui lui a permis d'enregistrer, de produire et de diffuser son tout premier album. Et cette année les deux programmateurs jettent leurs dévolus sur les artistes de l'Ouest guyanais. "La Loire salue le Maroni !", telle est la profession de foi des Escales, choisie pour accueillir les lointains descendants d'esclaves rebelles qui se sont inventé une vie d'hommes libres sur les rives du grand fleuve devenu la frontière entre le Surinam et la Guyane française. À l'Ouest de la Guyane, il est la seule voie de pénétration à l'intérieur de la jungle. Unique mode de transport des marchandises, les pirogues y zigzaguent entre hauts-fonds et rapides, qui barrent l'immense surface de l'eau reflétant le ciel ivre de soleil et d'orages tropicaux.

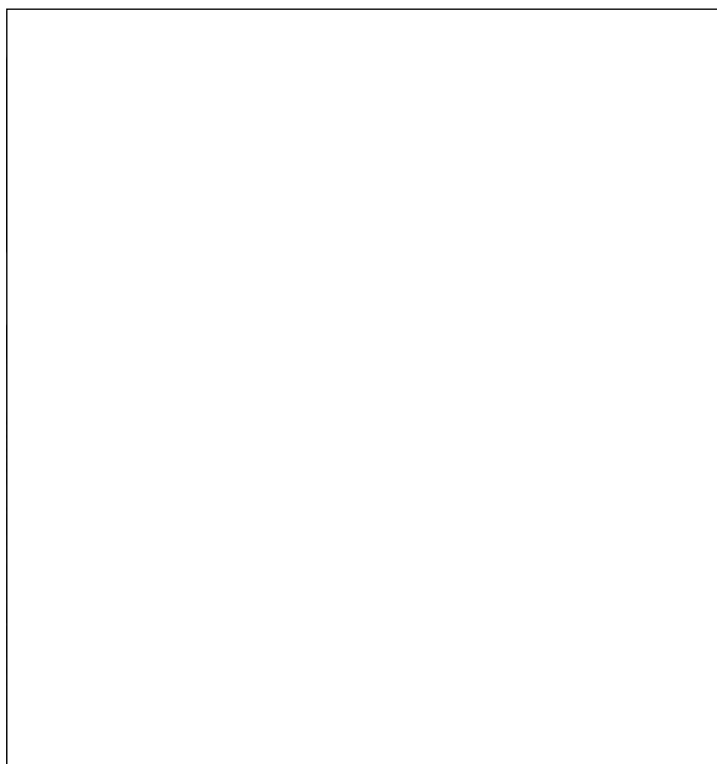
Cette frontière naturelle est d'abord un lieu d'échanges entre les Aloukou, les Saramaka, les Paramaca ou les Djuka, peuples installés depuis plusieurs siècles sur les deux rives du fleuve. Ces sociétés de Noirs marrons ont développé des traditions musicales fortes et vivantes, à partir de leurs racines culturelles africaines (lire "Les Noirs marrons de Guyane", *H&M* n° 1237, chronique Musiques). *Aléké, awassa, kawina* et autres *bigi pokoe* rejoignent aujourd'hui reggae, *raga* ou rythmes caraïbes pour faire monter l'insolente pul-

sion de la jungle sud-américaine, avec son merveilleux goût d'inconnu. Catalyseur et révélateur de ce courant musical à la richesse prometteuse, le festival Transamazoniennes de Saint-Laurent du Maroni est un partenaire incontournable des Escales de Saint-Nazaire 2003.

Épanouissement et désenclavement

Un plateau de six groupes et artistes triés sur le volet est constitué pour l'occasion. Wan Ton Melody ("une tonne de mélodie"), originaire du bourg de Papaïchton sur le Haut-Maroni, est un groupe-phare de l'*aléké* contemporain. Spoïti Boys, qui vient du village de Maïman, point limite du flux marin à quelque soixante-dix kilomètres de l'embouchure du fleuve, balance un *kawina* tonique. Wi Bassie, groupe de l'ethnie Saramaka, des Noirs marrons à l'histoire passionnante, opère un mélange réussi de tradition et de modernité. Energy Crew, groupe star de Saint-Laurent du Maroni, porte à lui seul de formidables promesses de succès internationaux sous les couleurs du reggae *raga* guyanais. Chris Combette est parmi les chanteurs créoles qui ont écrit les plus belles pages de la chanson guyano-caribéenne. Quant à DJ Pit, c'est l'"ambianceur" des folles soirées reggae, de Cayenne à Saint-Laurent. Réunir cette affiche alléchante a été possible grâce au travail de fond développé depuis 1997 par l'équipe des Transamazoniennes. Pilotée par Michaël Christophe, jeune homme à l'énergie farouche, elle a contribué à

© D.R.



Quand survient la guerre civile au Surinam (1986-1991), l'afflux massif de réfugiés est dirigé vers les anciennes cases du bagne. L'idée de le raser est dans abandonnée au profit d'un plan de réhabilitation.

1)- Le label Centre culturel de rencontre correspond à un programme du ministère de la Culture et de la Communication. Les établissements labellisés poursuivent deux objectifs complémentaires : la conservation, la restauration, la valorisation et l'accès au public d'un édifice ou d'un site qui présente un intérêt patrimonial majeur ; le développement, dans ces lieux et sur l'année, d'un projet artistique et culturel contemporain – recherche, création, rencontre, accueil de professionnels, actions expérimentales...

révéler le potentiel de la musique en faveur de l'épanouissement et du désenclavement des populations de l'Ouest guyanais, riches de leurs différences. Dans le même temps, elle a permis d'ouvrir la voie à la réhabilitation de l'ancien bagne de Saint-Laurent du Maroni, où vient d'être créé le Centre culturel de rencontre⁽¹⁾ Transamazonien.

Réhabilitation du bagne

Le bagne de Saint-Laurent du Maroni doit en partie sa triste renommée à la géôle insalubre où Papillon, improbable rescapé de ce mouroir tropical, a laissé son nom gravé. Les principaux bâtiments du centre de la petite capitale de l'Ouest guyanais, dont le grand hôpital, ont été construits par les bagnards. Jusqu'en 1949, date de la fermeture des bagnes, c'est de l'administration pénitentiaire française que dépendait la ville de Saint-Laurent du Maroni. Passé sous administration communale, l'ancien "camp de la transportation" a d'abord servi de logement provisoire aux familles démunies dans les années cinquante, avant de se transformer en entrepôt de marchandises. Mais la charge négative est si pesante pour la population locale que les autorités municipales envisagent de raser purement et simplement le bagne dans les années quatre-vingt. Quand survient la guerre civile au Surinam (1986-1991), l'afflux massif de réfugiés à Saint-Laurent du Maroni impose des solutions d'urgence. Les anciennes cases du bagne servent de nouveau à abriter des familles. Celles-ci relogées – notamment au quartier de la Charbonnière, plate-forme de diffusion pour nombre de groupes du Maroni – l'idée de raser le bagne est finalement abandonnée au profit d'un plan de réhabilitation.

La mutation du lieu n'aurait sans doute pu être envisagée sans l'initiative des Transamazoniennes. Vers le milieu des années quatre-vingt-dix, l'association Magua, animée par Michaël Christophe, commence par investir le site avec des expositions et des concerts, avant d'y organiser son premier festival, Transamazoniennes, en 1997. En l'espace de cinq ans, ce projet culturel développé au sein du contrat de ville finit par avoir raison des réticences locales. Reconnu comme l'un des principaux fers de lance de la politique de "pari culturel" lancée par le maire de la ville, Léon Bertrand, actuel secrétaire d'État au Tourisme, le festival Transamazoniennes donne son nom au Centre culturel de rencontre installé dans l'ancien bagne et dont la direction est confiée à... Michaël Christophe. Au projet musical qu'il y poursuit s'ajouteront d'autres activités de ressource et de création dans les domaines des arts plastiques, de la danse ou du conte, ainsi que l'implantation d'une médiathèque intercommunale.

• Contacts : Les Escales équatoriales, BP 161, 44613 Saint-Nazaire Cedex, tél. : 02 51 10 00 00, site : www.les-escales.com ; Centre culturel transamazonien, BP 224, 97320 Saint-Laurent du Maroni, tél. : 0 594 34 27 00, fax : 0 594 34 38 61, portable : 0 694 42 67 00 (Guyane) et 06 73 71 45 58 (Europe), Email : action@nplus.gf, site Internet : www.transamazoniennes.com.

► La musique, vecteur de développement

entretien avec **Michaël Christophe**

Si sa passion pour la musique constitue le moteur de son action, il est vite apparu à Michaël Christophe que la pratique musicale constitue aussi l'un des rares, voire le seul, vecteur de cohésion sociale pour cette jeunesse du Maroni issue de sociétés ethnocentrées ne disposant que de faibles moyens d'échanges et de communication - la télévision n'est apparue qu'en 1998. Il évoque son projet musical et social.

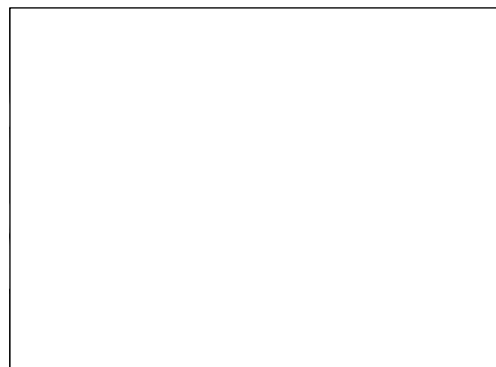
H&M : Comment cela a-t-il commencé ?

Michaël Christophe : À l'origine, avec un groupe d'amis réunis dans l'association Magua, nous avons ouvert un petit lieu de diffusion dans le cadre du Centre nautique municipal, le Job Arts Café, qui bénéficiait du label Café-musiques établi par le ministère de la Culture et de la Communication (cf. *H&M* n° 1181). L'action de Magua s'inscrivait dans la continuité de celle entreprise par l'association Unity, réunie autour d'un des groupes pionniers du reggae à Saint-Laurent du Maroni. Magua a commencé par recenser une cinquantaine de groupes de musique puis, parallèlement à la diffusion, elle a développé un travail dans la sphère sociale : accompagnement des artistes, information sur les questions de propriété intellectuelle, de la législation, des contrats, etc.

Ce travail de l'association Magua contenait-il pleinement les artistes ?

Sur le fleuve Maroni, la musique est conçue comme un mode de vie. Le travail de Magua a permis de montrer l'incroyable savoir-faire des artistes locaux. Toutefois, nous nous sommes confrontés au problème de la nationalité des artistes. Sur les deux rives du fleuve frontière naturelle entre la Guyane et le Surinam, vivent des sociétés homogènes. De ce fait, beaucoup de groupes sont constitués de Français et de Surinamiens. Nous nous sommes rendu compte que la mise en place d'un système structuré pour la diffusion de concerts, avec établissement de

Wan Ton Melody



L'un des meilleurs groupes actuellement sur le fleuve Maroni, Wan Ton Melody réside au bourg de Papaïchton à deux jours de pirogue de Saint-Laurent. Il incarne la deuxième génération de l'*aléké*, après la première vague des Fondering, Bigi Laï et autres Bigi Ting. Fondée en 1997 à l'initiative de Marcel Colsé, la formation est composée de huit percussionnistes et de quatre chanteurs. Les paroles de Wan Ton Melody évoquent les choses de la vie, l'amour, les événements de la société. Elles peuvent servir à passer des messages, par exemple sur le Sida ou l'école.

Le set de percussions se compose d'un trio de tambours, d'une grosse-caisse, de gros hochets *chachas* et de cloches. Les trois tambours d'environ un mètre de hauteur – *gaan doon* pour le tambour-basse, *piking doon* pour le rythmique, et un solo – dérivent des tambours traditionnels. Ils ont été rallongés et munis de petits pieds, afin de pouvoir être joués debout. Indissociables de l'*aléké*, ils évoquent immanquablement la trilogie des tambours sacrés du vaudou africain que l'on retrouve aussi bien à Cuba qu'en Haïti et d'autres îles des Caraïbes ou dans la *candombé* argentine.

Wan Ton Melody, qui se produit dans toutes les communes du Maroni, a une prédilection pour les morceaux à danser. C'est en novembre 1998, au cours du deuxième festival Transamazoniennes, qu'il impose sa maîtrise de la scène en première partie de Jimmy Cliff. Aujourd'hui, le groupe a déjà publié cinq albums autoproduits.

• Contact : Djaba Cimmonard, tél. : 0 594 37 30 86.

fiches de paye etc., avait des effets pervers sur le milieu musical. Au lieu d'amener une dynamique, elle entraînait la séparation de certains groupes. Afin de les rassembler, nous avons eu l'idée d'un festival qui permettrait d'entreprendre un travail de fond tout en intéressant les médias.

Et c'est donc ainsi qu'est né Transamazoniennes ?

À l'époque, les collectivités locales tenaient plus au travail de proximité mené à partir du café-musiques qu'à l'aspect événementiel d'un festival. La première édition des Transamazoniennes a donc été montée "à l'énergie", dans le but de mettre en avant la qualité artistique des musiciens locaux. C'était en 1997, dans l'enceinte du camp de la transportation. Pour la première fois, musiques et danses des diverses ethnies du fleuve se sont trouvées réunies sur la même scène. Le camp était plein, malgré l'absence de tête d'affiche. Dès cette première édition, nous avons eu l'idée d'enregistrer les groupes sur scène dans l'intention d'éditer une compilation. Ce que nous avons fait lors de la deuxième édition des Transamazoniennes, en novembre 1998. Nous voulions que ce disque soit représentatif de l'ensemble des musiques du fleuve, et pour le présenter hors des frontières guyanaises nous avons trouvé un distributeur en métropole.

Vous avez dû alors rebondir...

À cause du déficit de la deuxième édition, le café-musiques a fermé et l'association a été confrontée à de lourds problèmes financiers. Nous nous sommes retrouvés un peu perdus, privés de ce lieu de rencontre vers lequel convergeaient tous les acteurs de la musique. Je me suis alors impliqué plus directement dans les politiques locales en entrant dans le contrat de ville. J'étais chargé de mettre en place un programme structurant avec tous les partenaires impliqués ou susceptibles de l'être, dans cette dynamique musicale et sociale. Je l'ai fait pendant trois ans. La restructuration des activités autrefois pilotées par Magua s'est faite dans le cadre du contrat de ville. Une nouvelle association a été créée, l'Association pour l'exportation de la musique (AEM), qui a récupéré l'ancien local de Magua et qui a obtenu le label Scène de musiques actuelles (Smac) du ministère de la Culture et de la Communication.

Comment vos musiques traversent-elles l'Atlantique ?

Ces dernières années, nous avons mis en place des échanges musicaux avec l'Europe, grâce au programme européen Youth, qui s'adresse aux jeunes de quinze à vingt-cinq ans. Plusieurs groupes guyanais de haut niveau en ont bénéficié, dont Spoity Boys, qui a travaillé sur une création commune avec le groupe hongrois Sutttyomba, et Energy Crew, dont la résidence avec le groupe rock finlandais Homer a abouti à l'enregistrement en studio de plusieurs morceaux communs. Les objectifs d'AEM sont clairement contenus dans son nom et symbolisent l'avancée considérable opérée entre 1997 et 2003. En 1997, les collectivités locales ne

Energy Crew



Sans aucun doute le mieux placé pour porter les couleurs du son reggae-ragga du Maroni sur les scènes internationales, Energy Crew incarne l'esprit de vaillance, d'ouverture et de professionnalisme qui caractérise la jeune génération des Noirs marrons de Guyane. Autour du noyau originel du groupe, Ramon (chant) et Stephan (basse), se crée d'abord New Stars en 1994. Le quartier du "village chinois" de Saint-Laurent du Maroni, d'où sont issus les musiciens, est à l'époque encore secoué par les séquelles de la guerre civile du Surinam. En choisissant le reggae, les jeunes musiciens entendent promouvoir un retour à l'unité et à la paix sociale. Plébiscité lors du premier festival Transamazoniennes en 1997, le groupe se restructure sous le nom d'Energy, qui deviendra plus tard Energy Crew.

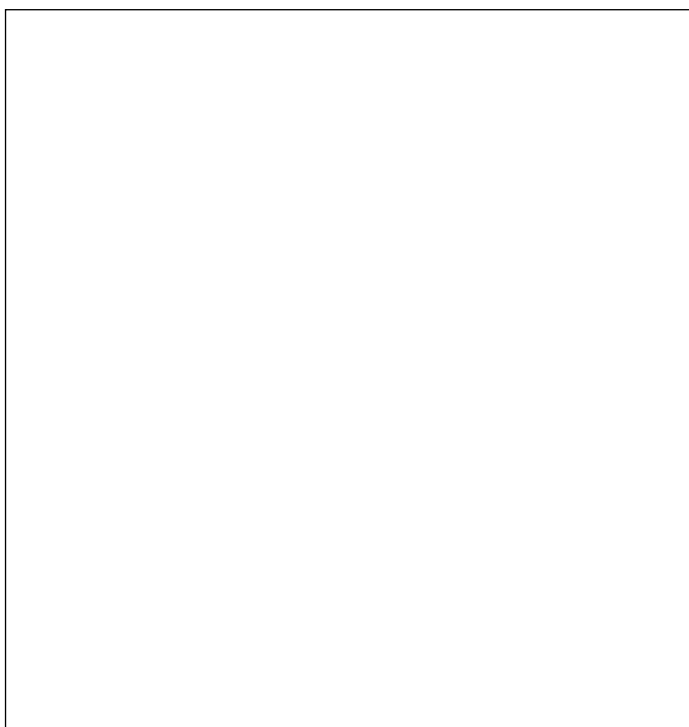
Son excellente musique est tirée par un duo vocal hors pair : Ramon alias Back Shot, au ténor sucré salé, et Roméo alias Dadi jepi ou Be happy, dont le timbre puissamment chaud et généreux possède une faculté de séduction universelle. Depuis quatre ans, pied à pied, le groupe impose son nom dans les premières parties de stars internationales comme Lucky Dube (1999), Morgan Heritage (2001), Buju Banton (2002), Luciano (2003)... La sortie de son troisième album accompagnera sa tournée d'été européenne qui le mènera de Paris aux Escales de Saint-Nazaire en passant par Saint-Brieuc, Marseille, Nancy et le festival Sziget de Budapest.

pouvaient pas envisager que l'on puisse dépenser de l'argent pour présenter un groupe guyanais à l'extérieur. La politique était entièrement tournée vers le développement local. Aujourd'hui, tous les politiques considèrent que c'est à travers l'exportation de nos cultures locales que l'on a une chance et de faire vivre nos traditions et d'entrer dans un marché potentiellement porteur.

• Contact : Michaël Christophe, AEM, 24 bd Malouet, BP 108, 97320 Saint-Laurent du Maroni, tél. : 0 594 34 12 12, portable : 0 694 42 67 00, Email : action@nplus.gf.

Spoïti Boys

Premier groupe contemporain à promouvoir le *kawina* dans la région du fleuve Maroni, les Spoïti Boys se sont inspirés des groupes de l'intérieur du Surinam puis ont créé leur propre style ouvert aux influences des musiques traditionnelles de Guyane et d'ailleurs. Leur village, Maiman, est peuplé de Bonis et de Saramaka. Ces derniers, venus du Brésil, sont parmi les premiers Noirs marrons à s'être installés sur les plateaux de Guyane au XVII^e siècle. Leurs rythmes diffèrent beaucoup de ceux des autres Noirs marrons d'origine africaine dont l'installation sur les rives du fleuve est postérieure. Le *kawina* traditionnel est une musique pratiquée à l'occasion des levées de deuil et autres fêtes chez les Saramaka. Agréable à danser seul ou à deux, elle associe trois chanteurs et huit percussionnistes.



Le *arie*, qui lance la cadence du *kawina*, est un tambour à deux faces que l'on joue d'une main avec une baguette, l'autre main servant à tendre la peau pour en faire varier la tonalité. L'orchestre regroupe cinq joueurs de tambours (*timbale*, *cotie*, *skrankie* et deux *arie*), deux joueurs de *chachas* et un joueur de *kwa bangi*, l'équivalent du *ti-bwa* antillais. Depuis qu'il s'est orienté vers le *kawina* en 1997, le groupe s'est fait un nom en Guyane, au Surinam et au Brésil, où il a notamment triomphé au festival de Macapa en 1999. En 2002, il a participé à une résidence de création dans le cadre d'un échange culturel avec l'ensemble traditionnel hongrois Sutyomba. Sa tournée internationale l'a mené à Nancy, à Budapest, au Nigeria et au Brésil. Les Spoïti Boys ont quatre albums à leur actif.

- Contact : Moïse Edwin, village de Maiman, 97317 Apatou, tél. : 0 594 34 00 05.